

Collectif (1987) *Atlas historique du Canada*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 198 p.

Ludger Beauregard

Volume 32, numéro 86, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021969ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021969ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beauregard, L. (1988). Compte rendu de [Collectif (1987) *Atlas historique du Canada*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 198 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 32(86), 199–203. <https://doi.org/10.7202/021969ar>

en ordonnent la synthèse. On peut toutefois regretter que le chorème de synthèse finale ne reconstitue pas mieux la hiérarchie des structures « découvertes ». L'axe Londres-Milan via le couloir Rhône-Rhin compose-t-il par exemple la structure ultime d'un système français d'espaces emboîtés, chaque structure subséquente décrivant une partie de l'espace résiduel d'une structure plus générale ? Ou bien toutes les structures renvoient-elles à des logiques totalement indépendantes les unes des autres, avec des effets de même intensité ? Les analyses vont clairement dans le premier sens, mais on aurait souhaité que la représentation chorématique en confirme graphiquement la hiérarchie.

Il subsiste un aspect de l'analyse qui n'a été qu'effleuré et pour lequel un traitement de fond va devoir de plus en plus s'imposer : la place des services. En marge de la remise en question de la coupure entre secteurs secondaire et tertiaire, initiée par des auteurs tels que Simmie et Bailly, la relance des activités économiques et partant, le redéploiement industriel, est aujourd'hui étroitement associée aux services. Le temps est révolu où l'on pouvait les considérer comme activités résiduelles. Qu'il soit appelé tertiaire moteur, secteur quaternaire, industrie de services, services marchands et sans opter pour une société dite post-industrielle, ce secteur connaît des effets d'entraînement qu'il importe d'étudier et d'illustrer géographiquement. Il existe bien ici quelques cartes sur l'évolution de l'emploi tertiaire, qui montrent d'ailleurs une étroite corrélation avec l'évolution totale de l'emploi. Mais c'est peu pour illustrer un phénomène qui occupait déjà plus de la moitié de la population française et assurait 60% du PIB français en 1982, qui connaît une croissance continue de l'emploi alors que l'emploi et le PIB du secteur secondaire ont diminué de 3% au cours de la période 1975-1982, et qui a fondé beaucoup d'espoirs de... sortie de crise. Pour juger précisément du bien-fondé de cette avenue et ultérieurement de la réalité de ses effets porteurs, on aurait aimé en savoir plus, notamment sur les services marchands. Mais sans doute faudra-t-il attendre aussi que les outils statistiques soient plus performants !

Les qualités analytiques de l'ouvrage seraient peut-être moins remarquées si elles n'étaient accompagnées de celles de la forme. Au souci d'une présentation claire, basée sur une carte d'un côté, un chorème et un commentaire-synthèse de l'autre, s'allie toujours celui d'un style d'écriture vif, concis et évocateur, appuyé sur une gamme de métaphores spatiales fort étendue et des plus riches. En témoignent les deltas et croissants, auréoles et carrefours, bordures, isthmes, arcs et autres marges... qui valent à eux seuls bien de longues descriptions.

Les cartes sont présentées de façon simple par plage et cercles proportionnels et répondent en même temps aux contraintes d'une cartographie automatique à réaliser dans de courts délais. S'il peut en résulter un appauvrissement symbolique, il est bien compensé par la chorématique et les commentaires. Comme le mentionne Brunet, cela permet aussi de rappeler que la carte n'est pas le territoire et cette prudence n'est pas superflue dans un contexte socio-culturel de plus en plus médiatisé. Car, dans ce cas-ci, la géographie entend contribuer à sa manière à la structuration d'un espace « médiatique », on le pressent dans cet ouvrage : la cartographie revue et corrigée par le GIP Reclus invite à repenser les représentations spatiales de façon systématique, actualisée et immédiate et l'on souhaiterait par ce biais qu'elle conduise la géographie sur la voie d'un redéploiement, intellectuel celui-là. Encore faut-il y croire !

Loïc GRASLAND
Maison de la Géographie
Montpellier

COLLECTIF (1987) *Atlas historique du Canada*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 198 p.

Depuis quelques décennies, les atlas de toute sorte se multiplient dans le monde et au Canada. L'*Atlas historique du Canada* est quand même bienvenu dans cette profusion par sa nature et sa classe. C'est un atlas de géographie historique d'un haut niveau scientifique et d'une

présentation tout à fait exceptionnelle : c'est une œuvre d'érudition en même temps qu'une œuvre d'art. On prétend que c'est l'événement éditorial de notre décennie !

Le projet global vise à retracer l'évolution socio-économique du Canada depuis la préhistoire jusqu'en 1961. Il comprendra trois volumes, publiés en français et en anglais, s'échelonnant de 1987 à 1992 et comptant chacun environ 70 planches en couleur. L'entreprise est née à l'Université de Toronto et est dirigée par des géographes canadiens-anglais sous la responsabilité de William G. Dean. Depuis 1979, le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada subventionne cet ambitieux projet interdisciplinaire et bilingue.

Le premier volume en anglais vient de paraître aux Presses de l'Université de Toronto sous la direction du géographe R. Cole Harris. Quant à l'édition française, elle a été dirigée par l'historienne Louise Dechêne de l'Université McGill et est parue aux Presses de l'Université de Montréal. Ce volume comprend 69 planches qui retracent l'évolution du Canada de ses origines au début des années 1800. Il adopte l'approche socio-économique plutôt que l'approche géopolitique comme c'est généralement le cas dans les atlas historiques. Il couvre ainsi les premiers millénaires de l'Amérique septentrionale indigène, l'épopée de la Nouvelle-France et les débuts de l'Amérique du Nord britannique. Ouvrage de synthèse et, bien sûr, de référence, il s'avère sans pareil sur les origines géographiques du Canada.

Le volume présente-t-il une interprétation originale du passé ? Comme il est dédié à la mémoire de Harold Adams Innis et d'Andrew Hill Clark, il reprend l'interprétation de l'économiste, qui veut que le premier système économique canadien repose sur le commerce du poisson et de la fourrure et dépende de la logistique du transport à longue distance. Si l'on doit à Innis l'intérêt porté à l'aspect spatial de l'économie, c'est à Clark, en dehors du cercle des géographes canadiens-français, qu'il faut attribuer l'intérêt porté à la colonisation régionale, notamment au Canada atlantique. Voilà, semble-t-il, les deux inspirateurs de la géographie ancienne ici rappelée à l'échelle continentale et à l'échelle régionale.

Si plusieurs spécialistes ont participé à l'élaboration du premier volume tels que archéologues, géologues, botanistes, anthropologues, historiens, démographes, ethnologues, linguistes, ce sont les géographes qui en sont les principaux artisans. Ces derniers ont travaillé à la production de 60 % des planches, seuls ou en collaboration. Conrad E. Heidenrich (York University) a touché à une dizaine de planches. Par ailleurs, on relève 14 noms français parmi les 59 collaborateurs, soit 22 %.

L'ouvrage débute avec la récurrence glaciaire du Wisconsin et la venue des premières peuplades sur le territoire actuel du Canada et se termine avec les implantations européennes à travers le pays, au tournant du XIX^e siècle. Il offre ainsi une rétrospective de 12 000 ans de peuplement, en accordant une juste place aux indigènes et à leurs civilisations. Il se divise en six parties, de la préhistoire au Canada de l'an 1800, en suivant les étapes géographiques des explorations et des implantations régionales. Des cartes à petite échelle retracent les mouvements migratoires et commerciaux et des cartes à grande échelle décrivent les établissements, les modes de vie, les habitations et les structures sociales.

Au cours de la préhistoire décrite sur 18 planches, on assiste d'abord à l'étonnante dispersion de la culture des pointes cannelées vers 10 000 av. J.C., à travers toute l'Amérique du Nord, de l'ouest vers l'est. Ces pointes de type original ont été retrouvées en Alaska, où les indigènes chassaient le mammoth, dans la Prairie, où ils poursuivaient le bison, et dans l'Est, où ils tuaient le caribou. C'est dans l'interlac ontarien que les archéologues ont recueilli le plus grand nombre d'artefacts. Le peuplement de l'Arctique s'est ensuite effectué de l'Alaska vers le Labrador, mais par des chasseurs marins esquimaux, depuis environ 4 000 ans. Une planche intéressante circonscrit les aires de la culture dorsétienne et de la culture thuléenne (depuis l'an 1000).

Avant la venue des Européens, plusieurs peuples occupent, depuis des millénaires, presque tout le Canada et se répartissent en douze régions ou familles linguistiques. Certains pratiquent l'agriculture dans la péninsule ontarienne et la vallée laurentienne, alors qu'ailleurs ils vivent de chasse, de pêche et de cueillette. Ils semblent stables et adaptés à leur environnement régional. Vivent-ils en paix comme on voudrait le faire croire ? Le commerce préhistorique de l'obsidienne, du silice, du cuivre et des coquillages marins était-il parfaitement pratiqué ?

Après la venue des Norois vers l'an mille et des pêcheurs européens quelques siècles plus tard, la vie «écologique» des indigènes a graduellement changé avec la pratique du troc et les épidémies. On peut cependant se demander ce que les deux planches consacrées aux régions écologiques et à leur description détaillée font dans la première partie? Les indigènes ne les connaissaient certainement pas et n'auraient pu les modifier que par le feu et les dépradations. Or, ils étaient peu nombreux et, dit-on, respectueux de l'équilibre naturel. À notre avis, ces deux planches sont superflues et cadrent mal dans le contexte. Au contraire, la dernière planche sur la population et la subsistance avec ses données linguistiques, archéologiques et ethnohistoriques présente une magnifique synthèse du Canada préeuropéen.

Chacune des six parties de l'atlas commence par un texte de quelques pages dans lequel on résume et interprète l'ensemble des planches suivantes. Il en est ainsi de la seconde partie consacrée à la région de l'Atlantique, qui présente, entre autres, l'exploration de la côte atlantique, les pêches et les établissements portuaires, la colonisation des marais, la déportation des Acadiens et la Nouvelle-Écosse «préloyaliste». Au total, 14 planches ravissantes!

L'expansion vers l'intérieur constitue le thème de la troisième partie, qui offre d'abord une planche sur la vallée du Saint-Laurent au XVI^e siècle, alors dominée par les Iroquois: Hochelaga, Stadaconé, vallée des Mohawks. Puis, ce sont les explorations françaises consacrées par des cartes remarquables: Champlain (1632), Sanson (1656), Caronelli (1688) et Bellin (1755) et l'organisation des réseaux commerciaux. Une vingtaine de cartes originales portent sur le commerce intérieur à diverses époques. Les dernières de la série rappellent les événements de la guerre de Sept Ans, dont les batailles de Québec en 1759 et 1760.

Une douzaine de planches décrivent la colonie du Saint-Laurent. Les deux premières localisent les origines françaises de la population (1608-1759) et le repeuplement de la vallée, longtemps après l'évacuation des Iroquois. Les autres couvrent les villes de Québec et de Montréal, les seigneuries, les nouveaux établissements indigènes (1635-1800), l'économie et, finalement, les types de maisons rurale et urbaine. Cole Harris, Hubert Charbonneau et Louise Dechêne ont signé quelques cartes.

Sans doute moins connu, le Nord-Ouest fait l'objet d'une dizaine de planches parmi les plus originales et les plus instructives. Nulle part n'a-t-on vu un ensemble de cartes aussi parlantes sur les explorations de cette vaste région, sur les postes et la traite des fourrures, sur les modes et les réseaux de transport jusqu'aux confins du continent, au-delà de la Nouvelle-Calédonie et de la Colombie. Outre la saga des marchands de la baie d'Hudson et du Saint-Laurent, on y voit quelques cartes indigènes (1801-1810) et la distribution des populations indigènes et des employés des compagnies de traite sans oublier les aventures extraordinaires des maîtres voyageurs de la trempe des Fraser, Mackenzie, Thompson et autres. La planche la plus surprenante est sûrement celle intitulée «Concurrence et consolidation, 1760-1825» qui localise les réseaux commerciaux des marchands de l'Hudson et du Saint-Laurent et qui indique la nature, la quantité et la valeur des fourrures par district (planche 61).

Le volume se termine avec deux planches sur l'Est du Canada en 1800 et la population indigène vers 1820. Celle-ci localise les 175 000 indigènes de l'époque, les répartit en 16 familles linguistiques, décrit leurs mouvements migratoires et leurs économies (postes, missions, commerce maritime): une carte synthèse des mieux réussies.

Deux observations pour finir. La traduction assurée par Marcel Paré de l'Université de Montréal s'avère excellente et le texte est abondant dans l'atlas, ne serait-ce que la trentaine de grandes pages d'introduction aux six parties. Par ailleurs, la qualité cartographique et graphique est tout à fait remarquable, du début à la fin, grâce à Geoffrey J. Matthews de l'Université de Toronto. Le premier tome de l'*Atlas historique du Canada* est une réussite incontestable et ses 4 000 copies s'épuisent rapidement. On attendra impatiemment les deux autres, qui porteront l'un sur le XIX^e siècle et l'autre sur le XX^e siècle jusqu'en 1961.

Ludger BEAUREGARD
Département de géographie
Université de Montréal